

A black and white portrait of John English, a man with dark hair, looking slightly to the right of the camera. He is wearing a patterned shirt. The background is dark.

**JOHN ENGLISH**

**TRUDEAU**  
**REGARDEZ-MOI**  
**BIEN ALLER !**

**TOME 2 : 1968-2000**

**TRUDEAU**  
REGARDEZ-MOI  
BIEN ALLER !

**TOME 2 : 1968-2000**

Traduction : Suzanne Anfossi, Louise Gaudette,  
Arnaud Bréart, Audrey Vézina, Véronique Duguay,  
Sophie Campbell et Marcel Anfossi  
Révision : Suzanne Anfossi  
Infographie : Luísa da Silva  
Correction : Sylvie Massariol, Anne-Marie Théorêt,  
Ginette Patenaude

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et  
Archives nationales du Québec et Bibliothèque  
et Archives Canada**

English, John, 1945-

Trudeau, citoyen du monde

Traduction de : Citizen of the world, et de, Just watch me.  
Titre du vol. 2: Trudeau, regardez-moi bien aller!  
Comprend des réf. bibliogr. et un index.  
Sommaire : t. 1. 1919-1968 -- t. 2. 1968-2000.

ISBN 978-2-7619-2083-4 (v. 1)

ISBN 978-2-7619-2506-8 (v. 2)

1. Trudeau, Pierre Elliott, 1919-2000. 2. Canada –  
Politique et gouvernement – 1968-1979. 3. Canada –  
Politique et gouvernement – 1980-1984. 4. Premiers  
ministres – Canada – Biographies. I. Titre. II. Titre :  
Trudeau, regardez-moi bien aller!

FC626.T7E5314 2006 971.06+4092C2006-941647-8

10-09

© 2009, John English

Traduction française :  
© 2009, Les Éditions de l'Homme,  
division du Groupe Sogides inc.,  
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.  
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

L'ouvrage original a été publié  
par Alfred A. Knopf Canada,  
succursale de Random House of Canada Limited,  
sous le titre *Just Watch Me*

Dépôt légal : 2009

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-2506-8

**DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :**

- Pour le Canada et les États-Unis :  
**MESSAGERIES ADP\***  
2315, rue de la Province  
Longueuil, Québec J4G 1G4  
Tél. : 450 640-1237  
Télécopieur : 450 674-6237  
Internet : [www.messageries-adp.com](http://www.messageries-adp.com)  
\* filiale du Groupe Sogides inc.,  
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.
- Pour la France et les autres pays :  
**INTERFORUM editis**  
Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine  
94854 Ivry CEDEX  
Tél. : 33 (0) 1 49 59 11 56/91  
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33  
**Service commandes France Métropolitaine**  
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28  
Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)  
**Service commandes Export – DOM-TOM**  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86  
Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)  
Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)
- Pour la Suisse :  
**INTERFORUM editis SUISSE**  
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Tél. : 41 (0) 26 460 80 60  
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68  
Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)  
Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)  
**Distributeur : OLF S.A.**  
Zl. 3, Corminboeuf  
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
**Commandes :** Tél. : 41 (0) 26 467 53 33  
Télécopieur : 41 (0) 26 467 54 66  
Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)  
Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)
- Pour la Belgique et le Luxembourg :  
**INTERFORUM BENELUX S.A.**  
Fond Jean-Pâques, 6  
B-1348 Louvain-La-Neuve  
Téléphone : 32 (0) 10 42 03 20  
Fax : 32 (0) 10 41 20 24  
Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)  
Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Gouvernement du Québec – Programme de crédit  
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –  
[www.sodec.gouv.qc.ca](http://www.sodec.gouv.qc.ca)

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de déve-  
loppement des entreprises culturelles du Québec pour  
son programme d'édition.



Le Conseil des Arts du Canada  
The Canada Council for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide  
accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement  
du Canada par l'entremise du Programme d'aide au  
développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour  
nos activités d'édition.

**JOHN ENGLISH**

**TRUDEAU  
REGARDEZ-MOI  
BIEN ALLER !**

**TOME 2 : 1968-2000**

*Traduit de l'anglais  
sous la direction de Suzanne Anfossi*

 **LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME**

Une compagnie de Quebecor Media

*À Bob English,  
qui n'a jamais voté pour Trudeau, et aujourd'hui le regrette.*

## CHAPITRE 1

# La prise du pouvoir

Le champagne pétillait, alors que Pierre Elliott Trudeau, un sourire gamin aux lèvres, saluait de la main la foule en liesse. C'était au congrès du Parti libéral en 1968. Le 6 avril, un samedi après-midi, le Montréalais de quarante-huit ans, ministre réformiste de la Justice du Canada, venait d'être élu au quatrième tour à la direction du parti, le septième chef libéral depuis la Confédération. Grâce à cette victoire, il serait bientôt le sixième premier ministre du Canada de cette allégeance. Marchant sur les pas de Laurier et de King, de Saint-Laurent et de Pearson, Trudeau se préparait à s'adresser non seulement aux délégués réunis au Centre municipal d'Ottawa, mais aussi à la nation, curieuse, qui, rassemblée autour de téléviseurs pour la plupart en noir et blanc, allait assister à la naissance de la « Trudeau manie ». Quel que soit le sens que l'on donnerait au phénomène, la soirée allait passer à l'histoire, semblait-il, car ce serait la première fois qu'on élirait un premier ministre né au xx<sup>e</sup> siècle. De plus, Trudeau serait le plus jeune premier ministre depuis les années 1920, et, avec moins de trois ans passés à la Chambre des communes, le moins expérimenté de l'histoire canadienne.

La foule autour de Trudeau était jeune, mais c'était dans l'air du temps. Trudeau avait entamé sa campagne victorieuse juste comme les Beatles inauguraient leur *Magical Mystery Tour* et que la comédie musicale *Hair* exprimait sa découverte du sexe, des drogues et du rock-and-roll, et mettait le cap sur Broadway. Cette année-là, magie et choc politique s'amalgamèrent, le marginal et l'alternatif fusionnant avec le courant dominant. À la fin de janvier, le Viêt-công avait stupéfié les

forces américaines au Viêtnam avec son offensive du Têt, et la présidence américaine de Lyndon Johnson commençait à s'effondrer. Richard Nixon, le vieux guerrier de la guerre froide, avait mis fin à sa traversée du désert pour devenir un sérieux candidat républicain à la présidence, tandis que les démocrates jouaient des coudes pour succéder à Johnson. Et le rêve américain s'était transformé en cauchemar. Cette vision prometteuse, qu'incarnait le jeune et éloquent John F. Kennedy, avait enchanté les Canadiens au début de la décennie, mais Kennedy n'était plus et, le jeudi 4 avril, la veille même de l'ouverture du congrès à la direction des libéraux, James Earl Ray avait abattu le révérend Martin Luther King, chef de file du mouvement pour les droits civils, sur le balcon d'un motel à Memphis, au Tennessee. L'éruption de la violence dans les plus grandes villes américaines après l'assassinat de King et le triomphe de Pierre Trudeau au congrès des libéraux se partagèrent tous deux les grands titres des premières pages des journaux canadiens.

Le contraste était saisissant. Soudain, le Canada semblait différent (*cool*, dans l'argot de l'époque), un « royaume pacifique », comme certains le désignaient alors. Dans ce contexte, la candidature d'un parlementaire n'ayant que trois ans d'expérience devenait fascinante d'un point de vue politique. Trudeau se positionnait d'une manière unique dans l'histoire du Canada, ne serait-ce que sur le plan du style : jadis socialiste, il s'intéressait aux œuvres des intellectuels français, portait des chaussures sans chaussettes et des vestes sans cravate sans pourtant manquer d'élégance, conduisait une impeccable Mercedes 300SL décapotable, et n'hésitait pas à flirter avec des femmes plus jeunes que lui d'une génération. Ce week-end d'avril, de jeunes Américains, semblables aux jeunes qui s'étaient réunis au Centre municipal d'Ottawa, manifestèrent avec colère dans les rues et sur les campus universitaires. Bob Rae qui étudiait alors à l'Université de Toronto, s'est rappelé plus tard comment le jeune étudiant militant aux cheveux ébouriffés qu'il était s'était rendu à ce congrès, attiré par l'esprit vif de Trudeau, son intelligence, « sa conviction que les idées sont importantes en politique », et, surtout, son « style ». Son colocataire Michael Ignatieff, un étudiant radical comme lui, s'était joint à l'équipe de Trudeau. Quarante ans plus tard, il devait déclarer que, pour lui, la politique n'a jamais été aussi excitante qu'à l'époque grisante de ce printemps de 1968. Bruce Allen Powe, un parti-

san de John Turner, emmena Bruce, son fils de treize ans, au congrès, mais ce dernier défia l'allégeance de son père et cacha ses macarons à l'effigie de Trudeau sous sa veste ; cet engouement né à ce moment-là n'allait jamais se démentir.

L'engouement était d'ailleurs contagieux. Après la clôture officielle du congrès, les partisans de Trudeau et des milliers d'autres s'entassèrent dans le nouvel hôtel Skyline, au centre-ville d'Ottawa, là où la sculpturale Diamond Lil exécuta l'une de ses danses les plus entraînantes entre deux affiches de la campagne de Trudeau. Une multitude de jeunes filles en minijupe accueillirent le nouveau chef en hurlant, tandis que les partisans plus âgés entonnaient *For He's a Jolly Good Fellow*. « Faisons la fête ce soir, déclara un Trudeau radieux, mais n'oubliez pas que lundi, la fête est finie. »

Trudeau ne fut pas long à remarquer la présence de la superbe jeune sœur de Bob Rae, Jennifer, de l'autre côté de la pièce. Fixant son regard bleu pénétrant sur elle, il s'approcha en murmurant : « Accepteriez-vous de sortir un jour avec moi ? » Elle le ferait plus tard. Il se rappela toutefois la ravissante adolescente qui l'avait éconduit à Tahiti en décembre de l'année précédente, mais qui avait accepté le baiser passionné qu'il lui avait donné l'après-midi même, au moment de quitter la salle du congrès. Lorsque les journalistes demandèrent à Margaret Sinclair, la fille d'un ancien ministre du Cabinet libéral, si elle connaissait Trudeau et si elle était sa petite amie, elle répondit : « Non, je ne le connais que comme futur premier ministre. » Son poste de premier ministre procurait déjà à Trudeau des avantages imprévus et, pour la première fois depuis Laurier, un premier ministre canadien était sexy<sup>1</sup>.

Trudeau savait que les attentes du public étaient trop élevées, et il s'empressa de les freiner lors de son discours d'investiture au congrès et de son passage suivant à la télévision. Le discours fut de piètre qualité, mais le contenu importait peu, car les mots de Trudeau disparurent dans l'ivresse de la victoire. Le 7 avril, soit le lendemain de son investiture, Trudeau organisa une conférence de presse télévisée diffusée dans tout le Canada. Arborant la rose rouge fraîche qui était déjà devenue sa marque de commerce, il fit l'éloge de ses adversaires, en particulier Robert Winters, qui avait terminé deuxième, et déclara étudier le rôle qu'ils pourraient jouer dans le Conseil des ministres. À la surprise de certains



commentateurs, il affirma qu'il n'était pas nécessaire de déclencher immédiatement des élections. Puis, sans prévenir, il nia être un radical ou un « homme de gauche ». « Je suis, affirma-t-il, un pragmatiste. » Le commentaire déconcerta de nombreux observateurs.

Peu de temps auparavant, Trudeau avait déclaré fièrement être un gauchiste. Les vieilles coupures de journaux abondaient en preuves de son « radicalisme » et de ses opinions de gauche, tout comme les souvenirs de nombreuses personnes qui le connaissaient, ainsi que *Cité libre*, la revue dont il avait été le rédacteur en chef dans les années 1950. Tommy Douglas, le chef du Nouveau Parti démocratique, se rappelait avoir tenté de recruter Trudeau comme candidat socialiste à peine quelques années plus tôt. Le nouveau premier ministre savait que son succès futur reposait sur sa faculté d'inspirer confiance à nouveau, ce qui exigeait, paradoxalement, de faire preuve d'ambiguïté plutôt que d'y aller d'affirmations de principe énoncées avec force. Au congrès, il avait parlé de la « société juste » qu'il avait l'intention de bâtir, une notion dont les contours étaient toutefois peu définis, et les fondements, mis à part l'adhésion au principe du droit des individus à prendre leurs propres décisions, à peine perceptibles.

L'ambiguïté ou, peut-être plus exactement, le mystère apparemment séduisait\*. Même le *Spectator*, magazine conservateur britannique si souvent cynique dans ses observations sur le plus ancien membre du Commonwealth, succomba à l'enthousiasme entourant Trudeau : « C'était comme si le Canada avait atteint sa majorité, comme si lui-même, d'une seule main, allait catapulter sous le soleil brillant de la fin

---

\* Un grand mystère régnait, par exemple, autour de l'âge de Trudeau. La biographie qui figure dans le *Guide parlementaire canadien* de 1968, rédigé par le cabinet de Trudeau, indiquait qu'il était né en 1921. « Est-ce 46, 47 ou 48 ans? », demanda un journaliste. « Seul son coiffeur le sait [...] et M. Trudeau lui-même peut-être. » Faisant référence à l'âge réel de Trudeau, le chef conservateur Robert Stanfield déclara avec ironie que l'erreur laissait entendre que Trudeau ne comprendrait jamais rien aux chiffres. Trudeau lui-même taquinait la presse à propos du désaccord. Lorsqu'un intervieweur à la radio à Wingham, en Ontario, suggéra avec précaution que Trudeau avait quarante-huit ans, celui-ci répondit : « Eh bien, certains le disent. D'autres donnent un autre chiffre. Il faudra que je redemande à ma sœur; je ne suis pas certain. » *Guide parlementaire canadien* (1968) (Ottawa : Pierre Normandin, 1968), p. 264; et *Le Devoir*, 8 avril 1968. L'interview de Wingham se trouve dans Brian Shaw, *The Gospel according to Saint Pierre* (Richmond Hill, Ont. : Pocket Books, 1969), p. 172; et *Le Devoir*, 8 avril 1968.

du XX<sup>e</sup> siècle le pays dont la politique était enlisée dans un marécage de traditionalisme et de médiocrité depuis des années. » Au printemps de 1968, intrigué, William Shawn, le célèbre rédacteur en chef du *New Yorker*, mandata Edith Iglauer pour écrire un long article sur le nouveau premier ministre du Canada. Il fallut un an pour le rédiger, mais l'article demeure le meilleur portrait de Trudeau tandis qu'il prenait le pouvoir et modelait sa vie personnelle aux nouvelles exigences de la vie publique.

Les plus grands journalistes canadiens ne pouvaient résister à son charme, et nombre d'entre eux oublièrent leur objectivité et signèrent une pétition endossant Trudeau. L'historien Ramsay Cook, de tradition néo-démocrate, mais rédacteur de discours pour Trudeau en 1968, a conservé un extrait d'article intitulé : « *Pierre Trudeau is a good shit* (merde). » Le papier est signé par June Callwood, éminente journaliste de gauche, et son mari, Trent Frayne, rédacteur sportif, par Peter Gzowski, rédacteur en chef de *Maclean's*, et sa femme, Jenny, ainsi que par Barbara Frum, une jeune et impertinente intervieweuse. Selon un commentaire de Peter C. Newman, le talentueux journaliste politique à succès du *Toronto Star* : « Tous les clichés véhiculés par des générations de politiciens tombent dès qu'il [Trudeau] prend la parole<sup>2</sup>. »



La fraîcheur de Trudeau semblait l'immuniser contre l'humeur politique sombre et opaque qui avait été le lot d'Ottawa au milieu des années 1960, époque où le Canada, selon l'expression célèbre de Peter C. Newman, souffrait de *distemper* politique. Deux anciens combattants de la Première Guerre mondiale, John Diefenbaker et Lester Pearson, livraient de véritables batailles qui ennuyaient et exaspéraient les Canadiens. En 1967, lors d'un congrès plein d'amertume, les conservateurs rejetèrent Diefenbaker pour se tourner vers le premier ministre de la Nouvelle-Écosse, Robert Stanfield, dont les manières soignées et le style laconique étaient aux antipodes de ceux du fougueux populiste de la Saskatchewan. Pearson, âgé de soixante-dix ans, s'effaça avec plus de grâce juste avant Noël, lorsque les sondages indiquèrent que Stanfield écraserait les libéraux si le gouvernement était renversé. La minorité libérale chancelait lorsque les candidats à la succession de Pearson prirent leur place à l'hiver de

1968. À ce moment-là, Pearson était devenu convaincu que son successeur devait être Pierre Trudeau. Ce dernier avait été son secrétaire parlementaire, mais était demeuré distant sur le plan personnel. Pearson dit à un ami proche que de l'« eau glacée » coulait dans les veines de Trudeau. Malgré tout, son successeur devait être francophone, pensait-il, et l'intellect de Trudeau, sa présence et même sa rationalité froide faisaient de lui le choix logique. La femme de Pearson, Maryon, tomba ouvertement sous le charme que Trudeau savait si adroitement et consciemment distiller aux femmes, et l'affection qu'elle portait au successeur de son mari était évidente pour tous. Un caricaturiste écrivit la légende suivante sur une photographie au-dessus de Maryon, qui regarde Trudeau avec tendresse : « Naturellement, Pierre, vous réalisez que si vous gagnez, je fais partie des à-côtés<sup>3</sup>. » Ce n'était pas le cas, bien sûr, contrairement à la maison victorienne de la promenade Sussex. C'était la première maison du Pierre Trudeau célibataire. Avec seulement deux valises et sa précieuse Mercedes, il en prit possession lorsque les Pearson déménagèrent à la résidence du lac Mousseau après le congrès.

Les deux valises contenaient de magnifiques vêtements élégants, son poignet arborait une Rolex en or, et ses cheveux clairsemés étaient coiffés avec art de manière à cacher le crâne dégarni. « Les Canadiens, déclara le *Winnipeg Free Press*, comptent sur M. Trudeau pour réaliser de grandes choses, tout comme les Américains qui avaient élu John F. Kennedy comme président s'attendaient à ce qu'il réalise de grandes choses<sup>\*</sup>. » Au printemps de 1968, la presse de langue anglaise abondait en références élogieuses sur Trudeau, tandis que la presse de langue française, tout en étant presque toujours respectueuse, était plus réservée et même critique. Claude Ryan, du journal *Le Devoir*, connaissait Trudeau depuis les années 1940, époque où il avait écrit pour une revue catholique un article plein d'admiration sur le jeune intellectuel québé-

---

\* Plus de trois décennies plus tard, Peter Gzowski, qui était devenu fasciné par Trudeau à Montréal dans les premières années de la Révolution tranquille, se rappelait que « pour ceux d'entre nous qui avaient embrassé la promesse américaine de John F. Kennedy et pleuraient encore sa mort, Trudeau était particulièrement inspirant. Il était glamour, il était sexy et il était des nôtres – le parfait symbole du nouveau Canada revigoré ayant émergé de l'Expo et des célébrations du centenaire ». « Watch Me », dans *Trudeau Albums* (Toronto: Otherwise Editions, 2000), p. 67.

cois. Il avait cependant appuyé la candidature de Paul Hellyer à la direction du parti lorsque son premier choix, Mitchell Sharp, s'était désisté en faveur de Trudeau. Il avait toujours reconnu la compétence et l'intérêt politique de Trudeau, mais il critiquait de plus en plus les prétentions constitutionnelles de l'homme qu'il connaissait de longue date, et surtout son refus condescendant d'accorder un statut spécial au Québec. Rejetant les suggestions voulant que Trudeau manquât d'expérience, Claude Ryan affirma : « Mais M. Trudeau possède, à un degré très poussé, des qualités fort importantes. Il a une pensée personnelle, laquelle est nettement articulée. Il a un langage direct qui plaît à l'homme d'aujourd'hui. Il ne paraît avoir peur de personne, d'aucune orthodoxie officielle ou officieuse<sup>4</sup>. » Tout en étant en désaccord avec ses politiques, Ryan reconnaissait qu'il y avait une clarté dans le rejet par Trudeau d'un « statut spécial » pour le Québec, une position qui le différenciait non seulement de celle de Ryan lui-même, mais aussi de celle du premier ministre du Québec, Daniel Johnson, et de Robert Stanfield qui, au cours de ses premiers mois en tant que chef du Parti conservateur, avait commencé à parler de « deux nations » – un concept qui, pour Trudeau, relevait de l'abomination.

L'ascension politique de Trudeau à l'échelle nationale était fondamentalement une réponse, premièrement du Parti libéral et, deuxièmement, de nombreux Canadiens, à la nouvelle contestation par le Québec de la fédération canadienne. Ce qu'on a appelé la Révolution tranquille au début des années 1960 avait détruit les bases des structures politiques du Québec, érodant la foi catholique qui avait constitué le pilier de la tradition. La montée d'un État laïque dynamique et activiste dans cette province fit exploser les deux forces politiques du nationalisme et du séparatisme, lesquelles poussèrent les politiciens et les intellectuels québécois à adopter des positions différentes. Autrefois nationaliste et, pendant une courte période, séparatiste, Trudeau choisit de se rallier à ceux qui croyaient que l'avenir des Canadiens d'expression française se vivrait plus pleinement dans le cadre d'un fédéralisme canadien renouvelé. En 1965, au moment où la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme nommée par Pearson déclarait que le Canada traversait « la période la plus grave » de son histoire, Trudeau se réunit avec ses deux vieux amis et collaborateurs, le journaliste Gérard Pelletier et le

dirigeant syndical Jean Marchand, pour devenir l'une des « trois colombes » qui allaient mettre de l'ordre dans la confusion causée à Ottawa par le nouveau Québec. En 1968, Trudeau avait éclipsé ses honorés collègues pour devenir un dirigeant au charisme exceptionnel, capable de relever un défi extraordinaire.

Trudeau avait attiré pour la première fois l'attention nationale en 1967 avec ses réformes du Code criminel, qu'il avait justifiées de manière intelligente et mémorable en alléguant que l'État n'avait pas sa place dans les chambres à coucher de la nation. Il avait créé rapidement son personnage public : franc, impertinent et animé de l'esprit des années 1960. Dans un discours prononcé à Montréal et dont le fort message fédéraliste troubla Ryan, Trudeau déclara qu'il dirait la « vérité » en politique et que « les Canadiens français\* » devaient entendre la vérité. Certains d'entre eux voulaient hésiter, d'autres voulaient des faux-fuyants, mais les choix étaient enfin devenus clairs. D'une part, certains croyaient qu'un Québec moderne était incompatible avec un Canada uni. Selon Trudeau, cette attitude mènerait inéluctablement au séparatisme. D'autre part, il y avait le fédéralisme « avec une résolution nouvelle et les moyens nouveaux, les ressources nouvelles du Québec moderne ». Pour Trudeau, le choix était évident. Le fédéralisme canadien « représente un défi plus exigeant, plus excitant et plus enrichissant que la rupture séparatiste, parce qu'il offre à l'homme québécois, à l'homme canadien-français, l'occasion, la chance historique de participer à la création d'une grande réalité politique de l'avenir<sup>5</sup> ». Et c'est ainsi qu'une grande aventure politique débuta.

Tandis que la vague de la *Trudeaumania* ou, la « Trudeaumanie » – selon l'expression au Québec pour désigner le phénomène – déferlait sur les médias populaires, des dissidents commencèrent à se faire entendre, surtout dans la province d'origine de Trudeau. Parmi eux se trouvaient de nombreuses personnes qui avaient partagé des aventures avec lui dans le passé. De la gauche vinrent des plaintes voulant que le nouveau « pragmatiste » eût abandonné les idées auxquelles il croyait pour une recherche non déguisée du pouvoir. *Le Devoir* publia une attaque acerbe de Laurier LaPierre, historien de McGill, animateur à la télévision et

---

\* NDT : En français dans le texte.

militant du NPD, qui dénonçait la rigidité de Trudeau à l'égard de la Constitution, son opposition au nationalisme québécois et son silence sur la guerre du Viêtnam. LaPierre, qui deviendra par la suite sénateur libéral, affirma que loin d'être un catalyseur de changements, l'élection de Trudeau signifierait un retour à la politique d'« inertie » de MacKenzie King et la fin du Canada. Trudeau devint la cible régulière de nombreuses revues radicales défendant la cause combinée du séparatisme et du socialisme. Certains de ses amis de plus longue date étaient à présent ses critiques les plus virulents : le sociologue Marcel Rioux, qui avait dîné régulièrement avec lui lorsqu'ils étaient deux jeunes intellectuels québécois travaillant à Ottawa au début des années 1950 ; le brillant professeur à l'Université Laval Fernand Dumont, qui avait écrit pour *Cité libre* dans les années 1950, à l'époque où Trudeau en était le rédacteur en chef ; et l'écrivain Pierre Vadeboncoeur, qui avait été un ami proche de Trudeau pendant l'enfance et l'adolescence.

De la droite au Québec et dans le Canada anglais vinrent des rumeurs sur l'homosexualité de Trudeau et sur son flirt avec le communisme. Ses voyages en Union soviétique et en Chine en étaient la preuve, disait-on. Bien que le chroniqueur de droite, Lubor Zink aborda ces sujets dans le *Toronto Telegram*, un journal grand public, la plupart des journalistes canadiens les ignorèrent ou les rejetèrent, les traitant d'histoires scatologiques<sup>6</sup>. À son crédit, Claude Ryan réprimanda sévèrement et admirablement ceux qui, y compris certains à l'intérieur de l'Église, faisaient courir des « calomnies insidieuses\* » sur Trudeau. Bien qu'il déclarât être de plus en plus opposé aux politiques de Trudeau, Ryan rappela qu'ils avaient « une vieille amitié\* » remontant aux années 1940 et qu'il pouvait personnellement attester que ces attaques n'avaient absolument « aucune crédibilité<sup>7</sup> ».

Trudeau avait perdu certains de ses amis, mais il trouva de nouveaux alliés qui, avec Marchand et Pelletier, le rassurèrent sur la justesse de son parcours. Les amis et les collègues étaient très importants pour Trudeau, mais la première sortie qu'il fit après avoir remporté la course à la direction des libéraux fut de se rendre à Montréal y visiter sa mère, Grace Elliott Trudeau, qui était aussi sa plus proche confidente. Après la

---

\* NDT : En français dans le texte.

mort de son mari en 1935, elle s'était consacrée à ses trois enfants et adorait surtout Pierre, son fils aîné, qui avait partagé son élégante maison dans Outremont, une riche banlieue de Montréal, jusqu'à ce qu'il devienne premier ministre. Dans les années 1940, à l'époque où Trudeau formait sa personnalité adulte, sa mère et lui avaient pris l'habitude de badiner ensemble et, en sa présence, il avait toujours conservé un merveilleux mélange d'enjouement et de sérieux. Ils étaient allés aux concerts ensemble, avaient roulé en Harley-Davidson sur les corniches de la Riviera et elle partageait la peine de Pierre lorsque sa vie romantique vacillait, ce qui était courant dans les années 1940 et 1950. Grace pouvait être critique lorsque les femmes ne répondaient pas à ses attentes, et nombre des amies que Pierre a fréquentées se souviennent de l'appréhension ressentie en montant les marches du 84, avenue McCulloch. Au milieu des années 1960, son esprit était devenu confus. Elle ne fut probablement pas consciente que son fils devint premier ministre en 1968 comme elle en avait rêvé trois décennies plus tôt. Comme toujours, elle était habillée élégamment lorsqu'il la vit le 9 avril et elle l'écouta, muette, lui parler doucement et lui raconter, tout en lui tenant la main, leur triomphe le plus récent et le plus grand. Dans le silence, sa présence demeurait forte<sup>8</sup>.



Au début, Trudeau hésita à déclencher des élections. Après le congrès, il disparut soudainement, et la presse, dans tous ses états, le découvrit finalement à Fort Lauderdale, en Floride, avec ses collègues Edgar Benson et Jean Marchand ainsi que leurs épouses. Benson, un comptable qui fumait la pipe et un partisan de la première heure de la course à la direction de Trudeau, avait coprésidé la campagne de ce dernier, même si peu de gens s'attendaient à ce qu'il obtienne un poste supérieur dans le nouveau Conseil des ministres. Jean Marchand fumait aussi la pipe, mais sa nature exubérante et ses discours enflammés, prononcés devant des auditoires de durs à cuire de la classe ouvrière, étaient à l'opposé du style flegmatique de Benson. Trudeau était à l'aise avec les deux, un trait qui lui fut utile tant en politique que dans sa vie en général. De retour à Ottawa et après sa rencontre avec le Conseil des ministres de Pearson le

17 avril, il resta ambigu sur la date des élections. Il parla d'une « autre option » suivant laquelle la Chambre se réunirait rapidement puis serait dissoute. Deux jours plus tard, le « désenchantement était généralisé » au Conseil des ministres quant à « l'efficacité présente du Parlement, et [il y avait un] commun accord dans le pays selon lequel le présent Parlement n'était plus utile ou efficace ». Mis devant ce renversement de situation, Pearson, qui s'était installé au lac Mousseau avec son matériel de pêche, fut obligé lorsqu'on lui demanda de démissionner, et Trudeau prêta serment devant son Conseil des ministres le 20 avril, deux jours plus tôt qu'il ne l'avait d'abord indiqué<sup>9</sup>.

Trudeau avait un riche héritage dans lequel puiser : le Conseil des ministres de Pearson était l'un des plus talentueux de l'histoire du Canada, avec trois futurs premiers ministres dans ses rangs et plusieurs autres ministres qui allaient contribuer de façon significative à la vie publique du pays. Trudeau fut prudent dans ses choix et, comme il l'avait promis, pragmatique. Un premier ministre demande généralement à ses adversaires à la direction de joindre le Conseil des ministres, et Trudeau respecta cette pratique. Le brillant et souvent difficile Eric Kierans fut la seule exception, mais uniquement parce qu'il n'était pas député. Joe Greene, dont le discours sans prétention avait charmé les délégués au congrès et avait été hautement apprécié des médias, devint ministre de l'Agriculture. John Turner avait irrité Trudeau par sa décision de rester au dernier tour, mais il n'était pas possible d'ignorer ses talents en politique et il fut récompensé en obtenant le ministère de la Consommation et des Corporations. Paul Hellyer, qui avait suscité une grande controverse en unifiant les forces armées du Canada, devint ministre des Transports. Allan MacEachen, un Cap-Bretonnais rusé et expérimenté, fervent adepte du catholicisme social, fut nommé ministre de la Santé nationale et du Bien-être social.

Paul Martin, le vétéran politique qui, seulement un an plus tôt, avait été considéré comme le successeur le plus probable de Pearson, posait maintenant un problème. Trudeau trouvait que Martin dirigeait mal le ministère des Affaires extérieures et il reprochait à certains des gens proches de ce dernier de faire circuler des rumeurs sur son socialisme et sa vie personnelle. Cependant, Martin avait des partisans et son expérience en politique était impressionnante. Les deux hommes se



rencontrèrent et discutèrent du portefeuille de la Justice, mais Martin, fervent catholique, se refusait à mettre en œuvre les réformes que l'on avait déjà prévu apporter au Code criminel en raison de leur approche libérale relativement à l'homosexualité et à l'avortement. En ronchonnant un peu, le bon soldat Martin accepta donc la position de leader du gouvernement au Sénat. Cependant, le principal adversaire de Trudeau, le favori de Bay Street, Robert Winters, décida de se désister après deux rencontres avec Trudeau. « Pierre, dit Winters le 17 avril, cela fait deux jours de file que nous parlons pendant deux heures et je ne sais toujours pas si tu me veux ou pas dans ton gouvernement. » Trudeau répondit : « Eh bien ! c'est une décision que tu devras prendre toi-même. » Ces termes laconiques révèlent un trait de caractère de Trudeau qui n'allait pas se démentir : il insistait pour que les gens prennent leurs propres décisions. Il n'était pas de ceux qui cherchent à plaire à tout prix<sup>10</sup>.

Il ne chercha aucunement à plaire à l'ex-ministre de Pearson, Judy LaMarsh, qui, au congrès du parti, avait déclaré à Hellyer, à proximité d'un microphone, qu'elle se battrait jusqu'à la fin contre ce *bastard* [salaud] de Trudeau. Comme on s'y attendait, elle démissionna promptement, et parla en grommelant entre ses dents de devenir indépendante. Le premier Conseil des ministres de Trudeau ne comptait aucun membre féminin, ce qui représentait un terrible point faible quand on sait que Diefenbaker comme Pearson avaient eu des femmes ministres. L'influence des francophones et du Québec était cependant frappante. Le Conseil des ministres qui fut annoncé le 20 avril était composé de onze ministres du Québec et onze francophones. Cette forte représentation semble expliquer l'attribution des charges importantes, soit les Affaires extérieures et les Finances, aux Ontariens Mitchell Sharp et Edgar Benson, respectivement. La faiblesse des libéraux dans l'Ouest limitait les choix de Trudeau, Arthur Laing, de la Colombie-Britannique, étant le seul ministre canadien important dans cette partie du pays. Charles « Bud » Drury, superbe administrateur dont Trudeau aimait le style patricien montréalais, devint ministre de l'Industrie, et Jean-Luc Pepin, que Trudeau connaissait depuis ses études universitaires à Paris dans les années 1940 et qui était plein d'entrain, fut nommé ministre du Travail.

C'était, comme l'affirma Trudeau à l'époque, un Conseil des ministres « improvisé », visant à mettre l'accent sur la continuité. Il déclara également à la presse qu'il avait choisi cette composition particulière pour apaiser les craintes que son gouvernement soit celui d'une nouvelle bande d'étrangers arrivés au parti. La prudence et la continuité l'emportaient parce que des élections étaient imminentes. Tout le monde savait que le Conseil des ministres qui importait serait formé après les élections – et refléterait pleinement le programme politique de Trudeau<sup>11</sup>.



Si le Conseil des ministres était traditionnel, l'ambiance et le style à Ottawa, par contre, étaient soudainement bien différents. Les journalistes furent très surpris, et les photographes, ravis, d'apercevoir le 22 avril Trudeau traverser en courant la Colline du Parlement pour se rendre à son bureau afin d'éviter un groupe de « filles » de Toronto qui le pourchassaient. Le *Globe and Mail* mit trois photographies de la poursuite en première page, suivies d'un commentaire selon lequel Trudeau « savoure clairement son nouveau pouvoir et ses avantages indirects : les vieilles dames faisant la queue pour obtenir un autographe, les jeunes filles réclamant un baiser, les mères tenant à bout de bras leur bébé pour voir passer le grand homme, et les embouteillages dans la rue causés par les automobilistes qui s'arrêtent pour l'entrevoir ». Ses collègues du Conseil des ministres se rendirent vite compte, en revanche, que l'enjouement et la frivolité de Trudeau ne passaient pas la porte des réunions. À la première réunion officielle, il avertit d'un air sévère ses nouveaux ministres qu'il ne tolérerait pas de « fuites » sur ses plans politiques. Il y avait eu une fuite, semble-t-il, le week-end précédent à propos des « faucons » et des « poulets » du Conseil des ministres, les premiers étant en faveur d'une élection, les seconds, s'y opposant. Il les avisa également qu'il « s'assurerait d'une meilleure discipline dans la présence des ministres à la Chambre des communes et dans la coordination des affaires de la Chambre ». Il établit les rudiments d'un système de comités du Cabinet qui modifia fondamentalement la méthode du gouvernement. Dès cette première réunion, il fut évident que Trudeau ne plaisantait pas. Pour ses

collègues en politique, il n'était plus « Pierre » ; il était désormais « monsieur le premier ministre<sup>12</sup> ».

Le lendemain matin, le 23 avril, il rencontra le caucus à la Colline du Parlement après une réunion avec les sénateurs Dick Stanbury et John Nichol, à l'époque l'actuel et l'ancien président du Parti libéral, pour discuter des derniers et très bons résultats des sondages. Le caucus était tapageur, et la plupart des députés libéraux étaient prêts pour des élections. Trudeau l'était aussi. Il se rendit immédiatement à son bureau de l'édifice de l'Ouest en s'esquivant par un escalier secret. Puis, pour éviter tout soupçon, il entra dans une voiture dans laquelle un Paul Martin perplexe attendait. Ils passèrent discrètement devant les édifices du Parlement et le long de la rue Rideau, et arrivèrent bientôt à la résidence de Martin, au Champlain Towers, dans l'est d'Ottawa. Ils descendirent dans le garage au sous-sol, où une autre voiture attendait Trudeau. La presse était tombée dans le panneau, et le nouveau chauffeur emmena Trudeau à Rideau Hall, où il entra par la porte discrète de la serre ; là, le gouverneur général Roland Michener, perplexe, signa l'ordonnance de dissolution de la Chambre. Comme Martin l'écrivit plus tard, le « tour illustre parfaitement le goût de Trudeau pour l'imprévu et son dédain des conventions<sup>13</sup> ».

Trudeau retourna ensuite à la Chambre des communes et annonça que des élections auraient lieu le 25 juin. La vingt-septième législature prit fin cinq minutes après son ouverture avec les feuillets jetés pêle-mêle dans les airs, les cris de joie et les dernières accolades avant que ne commence la campagne électorale. Stanfield était furieux, et il affirma à sa conférence de presse que la demande de mandatement de Trudeau était absurde, étant donné qu'il n'y avait « aucune donnée, ni politique, ni preuve de sa capacité à gouverner le pays ». Mais il n'y avait pas que les partis de l'opposition qui étaient vexés. La dissolution inattendue de la législature ne permit pas de rendre hommage à Lester Pearson – et l'ancien premier ministre vénéré ne put faire le discours courtois qu'il avait préparé en réponse aux généreux éloges qu'il s'était attendu à recevoir de ses amis et collègues, et de son successeur. Pour ne rien arranger, il avait eu soixante et onze ans le 23 avril. L'affection que Maryon Pearson avait pour Trudeau diminua – mais pas beaucoup. L'affront n'était pas délibéré, mais il traduisait la négligence dont Trudeau faisait parfois preuve dans ses relations personnelles et ses manières<sup>14</sup>.

Toutefois, peu de gens firent des commentaires sur l'omission, et les Canadiens semblaient déjà impatients d'oublier Pearson et son gouvernement chancelant\*. L'excitation montait, et le parti qui avait embrassé bien timidement Trudeau se précipitait à présent pour suivre ses principes. Trudeau se rappela son père conservateur qui se plaignait âprement dans les années 1930 de la « machine de la campagne politique » des libéraux, mais les engrenages de cette machine commençaient à présent à tourner rondement en sa faveur. Le soutien financier, qui était une source de grande inquiétude pour le parti, apparut soudain sous la forme de dons individuels venant s'ajouter aux sommes substantielles provenant du milieu des affaires. Partout au pays, les députés, les sénateurs, les candidats, les sollicitateurs de fonds et autres se rallièrent derrière leur nouveau chef irrévérencieux, imprévisible et curieux, mais extrêmement populaire. Ils savaient qu'après six ans de gouvernements minoritaires, ils avaient un gagnant. Suzette Trudeau Rouleau, qui était sceptique comme peut l'être une sœur à l'égard de son frère, revint surprise d'un rassemblement et déclara à quelqu'un qu'elle connaissait bien : « Juste ciel ! c'est comme si Pierre était un Beatle. » Il y avait même une chanson populaire, *PM Pierre*, avec des paroles comme « *PM Pierre with the ladies, racin' a Mercedes/Pierre, in the money, find him with a bunny* » (PM [premier ministre] Pierre avec les dames, lançant à fond une Mercedes/Pierre, récoltant de l'argent, au bras d'une jolie fille).

Conscient de l'impact des instantanés photographiques et des interventions rapides mais percutantes – le « clip sonore » qui s'insère facilement dans les messages aux nouvelles télévisées – Trudeau, comme les Beatles, vécut une partie de sa vie comme s'il s'agissait

---

\* Pearson lui-même sentit l'affront, mais comme à son habitude, il n'exprima pas de colère. Bien que ce soit les événements qui aient amené Trudeau à déclencher des élections, notamment le bon classement des libéraux dans les sondages et la dispute avec le Québec concernant le rôle de la province dans les affaires internationales, Douglas Fisher, ancien politicien du NPD devenu journaliste, avait raison lorsqu'il affirma qu'il y avait une « atmosphère d'indifférence à l'égard de M. Pearson lorsqu'il prit sa retraite en avril 1968 ; son successeur avait clairement la volonté de distinguer son gouvernement de celui de Pearson dont le règne avait été marqué par les scandales, les fuites, les législatures embrouillées et ahurissantes, et les entreprises désorganisées ». Douglas Fisher, « The Quick, Unusual Hallowing of Lester Pearson », *Executive* (juillet 1973), p. 8.

d'une représentation. Marshall McLuhan, le théoricien canadien des communications, alors au sommet de sa notoriété internationale, se retrouva à devoir commenter la campagne. Il déclara immédiatement que Trudeau cadrait parfaitement avec les années 1960, avec ses nouvelles instantanées, la télévision couleur et la politique intégrant rapidement les nouvelles technologies. « L'histoire de Pierre Trudeau, écrivit-il, est l'histoire de l'Homme au masque de fer. C'est la raison pour laquelle il s'est épanoui avec la télévision. Son image a été formée par l'écart culturel canadien. Le Canada n'a jamais eu d'identité. Il a plutôt eu une interface culturelle de la France du XVII<sup>e</sup> siècle et de l'Amérique du XIX<sup>e</sup>. Après la Seconde Guerre mondiale, le Canada français est entré d'un bond dans le XX<sup>e</sup> siècle, sans avoir jamais connu le XIX<sup>e</sup>. Comme toutes les sociétés arriérées et tribales, il est tout à fait excité par le nouveau monde électrique du XX<sup>e</sup> siècle ou à l'aise dans celui-ci. » De tels commentaires consternèrent nombre des collègues universitaires de McLuhan, mais Trudeau lui-même en fut intrigué. Il partageait l'intuition de McLuhan voulant que les nouveaux médias avaient transformé non seulement la politique, mais aussi ce qu'un politicien représentait pour l'électorat\*.

Pendant la campagne électorale, Trudeau et McLuhan commencèrent une correspondance riche en ironie et en espièglerie. Lorsque la CBC organisa un débat des chefs – le premier dans l'histoire du Canada –, McLuhan en critiqua avec raison la forme dans une lettre qu'il écrivit à Trudeau. « La barre des témoins avec lutrin et chaire pour les candidats

---

\* Trudeau comptait sur le physicien Jim Davey, qui était un assistant proche et un « futuriste », pour qu'il lui explique les paroles de McLuhan. Cependant, Davey lui-même admettait parfois n'avoir aucune idée de ce que McLuhan voulait dire. La lettre de McLuhan du 16 avril eut un effet sur Trudeau : « Les gens de la presse ne peuvent travailler qu'avec des gens qui ont des points de vue fixes et des buts, des politiques et des objectifs précis. Ces positions et ces attitudes fixes ne sont, bien sûr, pas pertinentes à l'ère électronique. *Notre monde* [souligné par Trudeau] remplace les points de vue par des mosaïques et les cibles par des enquêtes. Sachant que vous connaissez De Tocqueville, je comprends pourquoi vous saisissez bien la situation difficile de l'Amérique du Nord dans cette nouvelle ère électronique. » Trudeau demanda à Davey d'appeler McLuhan pour le remercier de cette lettre, mais ils ne se sont pas parlé. Le mois suivant, Davey écrivit à McLuhan qu'ils avaient discuté des idées contenues dans la lettre et que Trudeau voulait lui parler après les élections. McLuhan à Trudeau, 16 avril 1968; Davey à McLuhan, 21 mai 1968, FT, MG 26 020, vol. 9, dossier 9-28, Bibliothèque et Archives Canada (BAC).

n'était pas du tout appropriée à la télévision. » La « télévision totale » était cependant parfaite pour l'image calme, détachée, mais vitale de Trudeau. « L'ère de la tactilité par la télévision et la radio est l'un des nombreux créneaux ou interfaces qui remplacent les anciens liens, juridiques, alphabètes et visuels », dit-il à Trudeau<sup>15</sup>.



Pour les médias, l'élection de 1968 représente un fossé historique. Dix-sept millions de Canadiennes et de Canadiens regardèrent le congrès des libéraux, et presque autant de personnes regardèrent le débat des chefs. Les sondages se succédèrent sans arrêt et les tournées à la manière américaine à bord d'un avion s'arrêtant partout au pays devinrent la norme. Trudeau volait à bord d'un jet DC-9 et respectait un programme serré : une brève déclaration, une visite au centre de la ville à bord d'une décapotable suivie d'un rassemblement dans un centre commercial ou une aréna avec des meneuses de claqué portant une minijupe orange et blanche. Les caméras, bien sûr, filmaient les progrès de Trudeau. Le journaliste Walter Stewart, le biographe sympathique de Tommy Douglas, écrivit qu'« à côté de Trudeau, Stanfield semblait pataud et Tommy, de mauvaise humeur. Stanfield voyageait à bord d'un DC-7 à hélices deux fois moins rapide que l'avion de Trudeau, et faisait des discours laconiques, ternes et sages. Tommy Douglas voyageait en classe économique sur Air Canada et faisait des discours provocateurs qu'il aurait tout aussi bien pu déclamer dans la penderie de son appartement de Burnaby<sup>16</sup> ». Les chefs de l'opposition cherchèrent à trouver un enjeu sur lequel axer la campagne, mais n'y parvinrent pas.

L'attention que recevait Trudeau semblait le rendre perplexe et il le sera toujours lorsqu'il écrira ses mémoires vingt-cinq ans plus tard. Il se souviendra de l'« enthousiasme exceptionnel » des foules et du nombre stupéfiant de gens qui venaient le voir. À Victoria, « ville de retraités éminemment paisible », il fallut le déposer par hélicoptère sur une colline, où il fut entouré de milliers de personnes. Il décida que les foules ne venaient pas pour entendre ses discours, mais pour voir le « néo-politicien qui venait de faire irruption à la tête du parti au pouvoir ». C'était après l'Expo et « l'humeur populaire était encore à la fête<sup>17</sup> ».

À coup sûr, l'excitation qui régnait pendant la campagne était spontanée, mais il y avait également une mise en scène minutieuse par les stratèges libéraux, qui se concentraient sur leur chef d'une manière que seuls les nouveaux médias rendaient possible. Ils allèrent même jusqu'à mettre en scène pour les caméras de la télévision une fausse chute dans l'escalier pour mettre en valeur un Trudeau athlétique. Ils avaient eu recours à des « consultants » en 1963 pour tenter de refaire l'image démodée de Pearson, mais ils étaient beaucoup plus perfectionnés cinq ans plus tard et copiaient les innovations récentes de la politique américaine. Richard Nixon détestait la télévision, mais il avait appris de son débat malheureux de 1960 avec John F. Kennedy que la politique était devenue en grande partie une question de manipulation des images. Ainsi, pendant le débat, il avait été gagnant auprès des auditeurs de la radio, mais nettement perdant pour les téléspectateurs qui avaient vu ses yeux cernés à l'écran<sup>18</sup>. La télévision était flatteuse pour les traits de Trudeau : les pommettes très saillantes, les yeux bleus intenses ; le changement rapide d'humeur, de caustique à timide à affectueux ; la réplique cinglante ; ainsi que la présence calme et détendue. Pour une raison ou une autre, ses joues portant des cicatrices d'acné, son teint légèrement jaunâtre et sa taille inférieure à la moyenne échappaient à la caméra\*. Walter Stewart, à contrecœur, admit que « quelle que soit la qualité faisant que la télévision fonctionne pour une personne et pas pour une autre, Trudeau l'avait<sup>19</sup> ».

Superbe acteur, Trudeau savait bien ce que la foule demandait : un plongeon carpé parfaitement maîtrisé dans une piscine, des jeunes gens beaux et brillants, et des femmes superbes en minijupe autour de lui. Dans ses mémoires, il choisit une photo révélatrice d'une jeune femme aux formes généreuses portant un t-shirt arborant le slogan « Vote P.E.T. or Bust\*\* ».

---

\* L'une des femmes les plus grandes avec qui il sortit fréquemment dans les années 1960, Carroll Guérin, se rappelle comment Trudeau insistait pour qu'elle porte des souliers à talons plats lors de leurs sorties. La CBC et Radio-Canada conservent de nombreux passages de Trudeau à la télévision. Les lecteurs peuvent les consulter à [http://archives.cbc.ca/IDD-1-73-2192/politics\\_economy/trudeau/en\\_anglais](http://archives.cbc.ca/IDD-1-73-2192/politics_economy/trudeau/en_anglais) et à [http://archives.radio-canada.ca/IDD-0-18-2076/personnalites/trudeau/en\\_francais](http://archives.radio-canada.ca/IDD-0-18-2076/personnalites/trudeau/en_francais). La différence dans la façon de parler de Trudeau en anglais et en français est évidente – il est plus animé en français, plus modulé en anglais.

\*\* NDT : Le slogan repose sur un calembour en anglais, car *bust* peut signifier « rien » mais aussi « poitrine ».

George Bain, chroniqueur en chef du *Globe and Mail*, écrivit avec sarcasme à propos de la campagne de Trudeau : « *If it puckers, he's there* » (littéralement, « Si ça avance [telles les lèvres s'apprêtant à donner un baiser], il est là. ») Et, apparemment, il était toujours là.

Trudeau aimait l'attention, mais il s'opposait fermement à la tendance qu'elle avait de banaliser son message politique. Peut-être en réponse à la moquerie efficace de George Bain, Trudeau lui accorda une longue entrevue dans laquelle il tenta d'expliquer davantage la plateforme libérale et, en particulier, de réitérer son appel à une « société juste ». À l'époque, le 22 mai, la presse anglophone devenait plus critique de l'accent mis sur le style au détriment de la substance. Lorsque Bain lui demanda : « Qu'est-ce qu'une société juste ? » Trudeau répondit :

Cela signifie certaines choses d'un point de vue juridique, comme libérer un individu afin qu'il n'ait plus d'entraves et puisse se réaliser dans la société de la façon qui lui convient le mieux, sans être lié par des normes de moralité qui n'ont rien à voir avec l'ordre public, mais bien avec les préjugés et la superstition religieuse.

Un autre aspect est économique, et, plutôt que de le développer en fonction de la législation sociale et du bien-être social, que je ne rejette pas et ne condamne pas, je sens qu'il est maintenant plus important de le développer en fonction de groupes de gens [...] La société juste ne signifie pas leur donner un peu plus d'argent ou leur accorder des prestations de bien-être social plus élevées. Elle signifie permettre à la province ou à la région dans son ensemble d'avoir une économie en développement. En d'autres termes, ne pas tenter simplement d'aider les individus, mais essayer d'aider la région elle-même pour que toutes les régions du Canada soient vivables dans un sens acceptable [...].

Un autre sens, je pense, se rapporte à nos relations avec d'autres pays. Le Canada est [...] un pays aux proportions modestes à l'échelle mondiale – pas en ce qui a trait à sa géographie, mais quant à son économie et à sa population – nous devons nous assurer que notre contribution à l'ordre mondial est [...] non seulement [...] de sembler juste [mais] [...] d'être juste<sup>20</sup>.

Les contours de la « société juste » restent à peine esquissés dans cette entrevue, mais l'absence de détails précis était intentionnelle. Trudeau



# Table des matières

## **Le nouveau régime : 1968–1972**

CHAPITRE 1	
La prise du pouvoir .....	9
CHAPITRE 2	
Un nouveau vin dans de nouvelles bouteilles.....	39
CHAPITRE 3	
La crise d'Octobre.....	77
CHAPITRE 4	
Raison et passion.....	101
CHAPITRE 5	
L'échec de Victoria .....	130
CHAPITRE 6	
La fête est finie.....	149
CHAPITRE 7	
Le pays ne se porte pas bien .....	176

## **La renaissance : 1972–1974**

CHAPITRE 8	
L'étrange renaissance de Pierre Trudeau.....	208
CHAPITRE 9	
Promesse de mi-mandat.....	237
CHAPITRE 10	
Fausse route.....	270

## **L'effritement : 1974–1979**

CHAPITRE 11	
À cœur ouvert .....	305
CHAPITRE 12	
Fin de course .....	334
CHAPITRE 13	
La chute de Pierre Trudeau .....	381

## **L'héritage : 1980–1984**

CHAPITRE 14	
Trudeau, nouvelle formule .....	418
CHAPITRE 15	
Une entente conclue .....	449
CHAPITRE 16	
Temps difficiles .....	493
CHAPITRE 17	
Enfin la paix.....	537
CHAPITRE 18	
À sa façon .....	583

Notes .....	616
-------------	-----

Remerciements .....	708
---------------------	-----

Crédits de photographies et permissions .....	715
---	-----

Index .....	718
-------------	-----

**R**egardez-moi bien aller! Dans ce dernier et superbe volet de la biographie que le *Globe and Mail* a qualifiée de « portrait le plus éclairant jamais écrit sur Trudeau », l’auteur, qui a bénéficié d’un accès exclusif à la correspondance et aux documents privés de Trudeau, nous transporte depuis l’époque de la trudeumanie des années 1960 jusqu’à ses derniers jours, marqués par une remise en question spirituelle. John English montre comment, pour Trudeau, style et substance allaient de pair, et comment, chez lui, coexistaient le personnage public controversé, l’homme privé au charisme exceptionnel et le père dévoué. Il relate ses grandes amitiés (féminines surtout) et ses âpres inimitiés, son mariage et les événements tragiques de sa vie familiale. Il met en lumière ses forces et ses faiblesses, de la trudeumanie à la désillusion politique, de la vive riposte aux enlèvements survenus pendant la Crise d’octobre jusqu’à sa décision historique de rapatrier la Constitution canadienne, et son évolution d’homme politique chevronné et influent.

Photo : © Forde Studios



**JOHN ENGLISH** est l’auteur d’une biographie de Lester B. Pearson en deux tomes – *Shadow of Heaven: 1897-1948* et *The Worldly Years: 1949-1972* – un ouvrage qui a mérité des prix et des critiques élogieuses. Professeur d’histoire à l’Université de Waterloo, directeur général du Centre pour l’innovation dans la gouvernance internationale et codirecteur de rédaction du *Dictionnaire biographique du Canada*, il a également été corédacteur en chef de la *Canadian Historical Review*, président du conseil de la Société du Musée canadien des civilisations et député de Kitchener.

Du même auteur

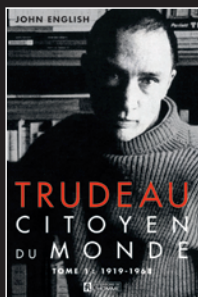


Photo : © Duncan Camron/Bibliothèque et Archives Canada

Groupe  
**Livre**  
Quebecor Media

ISBN 978-2-7619-2506-8



9 782761 925068